

5. L'enseignant face à des problèmes d'ordre socio-culturel



Interview du Professeur Trương Quang Đệ réalisée par
Nguyễn Thị Ngọc Hải, journaliste et écrivain.
HCM-ville, 2008
Texte publié dans la revue "Hommes d'affaires"

Le Professeur Trương Quang Đệ (désormais T.Q.Đ) a pendant plusieurs années enseigné les mathématiques et le français dans des Écoles Supérieures. Il est hautement apprécié par ses amis à propos de ses opinions originales sur la vie professionnelle et sur bien des problèmes sociaux.

I. Un instituteur peut être considéré comme un intellectuel.

Ngọc Hải (désormais NH). *Il y a un demi-siècle, en 1957, vous avez terminé vos études supérieures de pédagogie. Vous êtes passé alors par de nombreux établissements d'enseignement: Classes propédeutiques pour jeunes ouvriers et paysans, Lycée, Collège d'instruction générale pour l'Armée et enfin École Normale Supérieure. Vous avez été envoyé en Afrique pour enseigner les mathématiques dans une École Supérieure. Votre biographie est riche d'événements mais tout se rapporte à l'enseignement. Pourquoi ce choix pédagogique?*

T.Q.Đ : Il n'est pas facile de répondre à votre question, car jusqu'ici je n'ai rien fait d'autre. Je ne me suis jamais posé une question de ce genre.

NH: *Mais je crois que quand vous êtes parvenu aux études supérieures, un choix devait être nécessaire.*

T.Q.Đ : À cette époque, en 1954, à l'Université de Hanoi il n'y avait que deux facultés: Faculté de Médecine et Faculté de sciences, et une École Supérieure de Pédagogie. Comme je ne m'estimais pas très fort en sciences appliquées, j'ai choisi l'enseignement. J'ai terminé mes études primaires au moment où la révolution succédait au temps colonial. Mais l'image des instituteurs était bien gardée dans mon esprit. C'était l'image de vrais intellectuels même s'ils n'étaient que des instituteurs. À bien réfléchir, le mot instituteur vient du mot institution, et signifie celui qui est responsable des institutions. Celui-là devait être un intellectuel pour le maintien et le développement de la culture. Les renseignements de l'histoire sont nécessaires à la compréhension des choses.

NH : *Pouvez-vous préciser un peu cette idée?*

T.Q.Đ : Avant la Révolution française, l'éducation était le domaine réservé de l'Église. Les religieux assuraient l'éducation des enfants et des jeunes. Le curé était responsable de la vie

spirituelle et culturelle des gens. La Révolution a voulu changer tout cela. Elle a mis l'instituteur à la place du prêtre. Il devait donc épondre à tout. C'était comme un agent culturel de chaque village ou canton. Mon père qui était instituteur sous les Français, faisait bien des choses en dehors de l'instruction des enfants. Il animait, par exemple, pas mal d'activités culturelles et sportives du village. Il a créé un club de football, une troupe de théâtre, un club de musique traditionnelles. Surtout il a attiré les jeunes vers les activités patriotiques et les a poussés, plus tard, à participer activement à la révolution. Telle est l'image d'un enseignant dans ma mémoire. Il serait regrettable que l'instituteur du temps des Français ne fasse pas encore l'objet d'une étude digne de son mérite.

II. Les chaines de notre temps.

NH : *Vous êtes un vétéran dans l'éducation. Que pensez-vous des cris d'alarme lancés un peu partout à l'heure actuelle contre la dégradation de ce secteur? D'où en viennent alors les tares, d'après vous?*

T.Q.Đ : À mon avis, ce ne sont ni les enseignants ni les manuels scolaires qui en sont responsables. Car ils ne sont pas très mauvais. La racine du mal se trouve dans la motivation des élèves, une motivation tout à fait erronée: au lieu d'apprendre pour devenir des gens cultivés ou des experts, ils ne pensent qu'aux certificats et aux diplômes. Ils apprennent pour pouvoir passer des examens. C'est tout. Cela veut dire qu'en haut on a mal fonctionné.

NH : *Mais qu'on le veuille ou non, l'enseignant doit être responsable de la qualité d'éducation. Pourquoi ce phénomène perpétuel : en classe, le professeur lit et les élèves n'ont qu'à recopier ce qu'il lit?*

T.Q.Đ : Les enseignants ne sont pas à plaindre pour leurs connaissances ni pour leur sens des responsabilités. Seulement ils sont très passifs dans leur travail. J'ai eu l'occasion d'assurer une classe de perfectionnement pédagogique pour les professeurs de sciences des classes bilingues, et j'ai vu qu'il leur manquait l'initiative dans leur enseignement. Ils ne savaient qu'écrire des choses au tableau sans même regarder leurs élèves.

NH : *Et pourquoi cela?*

T.Q.Đ : Il y a des risques à prendre quand on se montre différent des autres. Par exemple, quand les élèves de ma région réussissent au bac ou au concours d'entrée à l'université bien moins que ceux des autres régions, on nous taxe d'enseignants incompetents. C'est un danger mortel. Cette mentalité tue toutes sortes d'initiatives. Elle crée chez les apprenants une motivation terriblement erronée. Au lieu d'apprendre pour devenir des hommes instruits, capables de mener à bien leur travail, ils ne pensent qu'aux examens et aux concours. C'est le défaut majeur de notre époque.

NH : *Qu'est-ce qui empêche les enseignants de suivre leur propre initiative?*

T.Q.Đ : J'ai appris par les journaux qu'il y avait une maîtresse à Nha Trang qui avait pris l'initiative de changer un peu sa méthode d'enseignement. Tout de suite les parents d'élèves se sont inquiétés et ont demandé à la maîtresse de renoncer à l'aventure car ils avaient peur que leurs enfants aient de mauvaises notes aux examens. Récemment j'ai eu des cours dans un certain nombre d'écoles supérieures privées. J'ai eu beau essayer de sortir des chemins battus, ce fut peine perdue. Les étudiants aiment qu'on leur donne des « trucs » pour bien passer les examens. C'est tout. On peut croire provisoirement à une sorte de chaîne qui lie les enseignants à un schéma inamovible. Pourquoi cela? Je n'ose pas approfondir...je dirai simplement que tout cela vient non seulement de l'incompétence du Ministère de l'Éducation mais aussi de la carence du domaine culturel et idéologique. Il faut changer les critères d'évaluation: un bon établissement doit assurer toutes les conditions nécessaires pour le travail des élèves et des maîtres. Il ne faut pas prendre la réussite aux examens comme critère unique pour l'émulation socialiste. Il ne faut pas faire passer les élèves ou les étudiants faibles dans la classe supérieure ou au cours supérieur mais les orienter vers d'autres études qui leur conviendront mieux. Les quotas comme émulation sont la bête noire des enseignants, qui bouleverse toute conscience professionnelle. L'éducation c'est pour former des gens qui pensent et qui sont aptes à leur travail. Ce n'est pas pour former des gens qui réussissent simplement à des examens. Aux États-Unis, grâce à une éducation appropriée qui forme de bons travailleurs et non des « bêtes à concours », on a des Bill Gates sans grands diplômes ni titres.

NH : *Vous êtes un des auteurs d'une série de manuels de français, que pensez-vous des reproches sur la qualité des manuels scolaires à l'heure actuelle?*

T.Q.Đ : À bien réfléchir, il ne convient pas du tout de confier l'élaboration des manuels scolaires à des professeurs d'université. Les manuels de français, par exemple, d'après l'opinion des utilisateurs, sont parfaits au point de vue des connaissances linguistiques, mais hélas, ils ne conviennent pas au niveau réel des apprenants à cause d'une pédagogie super-académique. Les universitaires saisissent mal le goût des enfants et des adultes car le goût change en fonction de l'évolution sociale. Les jeux changent, les conditions matérielles changent...tout change. Tout cela dépasse la compétence des érudits. Il faut confier cette tâche aux enseignants de chaque cycle d'enseignement: école primaire, collège, lycée. Les « grands professeurs » peuvent tenir le rôle de conseillers techniques. L'État ne donne que l'essentiel du programme. Il appartient aux enseignants de chaque cycle d'élaborer des manuels et on aura non pas une seule série pour tout le pays mais plusieurs séries correspondant aux besoins réels des établissements scolaires. Plusieurs pays dans le monde, dont la France, ont adopté cette démarche depuis longtemps.

III. À propos de la mentalité du peuple.

NH : *Vous avez fait vos études en France, vous avez enseigné en Afrique, pouvez-vous nous faire savoir comment on apprend et enseigne à l'étranger?*

T.Q.Đ : Pendant mon séjour en Afrique, j'ai fait connaissance avec des étrangers qui faisaient le même travail que moi. Ils étaient pour la plupart anglo-saxons. Ils se montraient mal à l'aise à l'égard des examens "à la française" qu'ils jugeaient encombrants, bureaucratiques, sans la moindre confiance à l'égard de personne. Je leur ai demandé ce qu'ils faisaient chez eux. Ils m'ont expliqué que chez eux, dans les écoles primaires il n'y avait pas de notes ni de classements. Au collège et au lycée, on se base sur les résultats de toute l'année et on parvient à un léger examen du bac pour déterminer le résultat global des études secondaires. À l'université, le concours d'entrée se fait dans chaque établissement et le diplôme ne s'obtient qu'après un stage d'une durée déterminée dans la vie pratique. Dans un certain nombre de pays, la confiance dans l'homme est ainsi poussée à un degré extraordinaire. Moi par exemple, je suis professeur de mathématiques à l'université, j'ai le droit de délivrer un certificat attestant que vous avez tel et tel niveau de mathématiques, équivalant, par exemple, à la seconde ou à la terminale, et cela de la même façon qu'un médecin peut délivrer un certificat de vaccination.

NH : *Si on appliquait un tel régime au Vietnam? Ce serait la fraude partout qui aboutirait à un désordre infernal...*

T.Q.Đ : En France personne ne peut acheter de médicaments dans une pharmacie sans ordonnance du médecin. Pourquoi a-t-on pu atteindre un tel état d'esprit? C'est tout simplement un problème de mentalité. Cela nous attriste. Nous, nous pouvons rattraper tel ou tel niveau mondial quant à l'économie, à l'infrastructure, à la santé... mais la mentalité, c'est un autre problème! Notre niveau de conscience est alarmant, désespérant même: car on est prêt à tout détruire : la forêt, les ponts, les câbles de haute tension...rien que pour pouvoir revendre de la ferraille. Notre mentalité, la voilà!

NH : *Peut-être est-ce à cause de la pauvreté?*

T.Q.Đ : Oh non, c'est une vision fautive. Les pays africains sont du même niveau de développement que nous, quelquefois même inférieur, mais là la circulation est parfaite, tout le monde observe les règlements. Chez nous c'est la pagaille, il suffit de voir la circulation dans les rues pour comprendre que la mentalité reste au niveau le plus bas. On dit que c'est à cause du défaut d'infrastructure...C'est faux, complètement faux. Il s'agit de la mentalité, du niveau intellectuel, de la carence gestionnaire. Dans les pays développés comme la France ou le Canada, la civilisation se manifeste dans les rues où rarement les gens se bousculent. On fait volontiers la queue si la situation l'exige.

NH : *Mais d'où viennent la bonne mentalité , le bon niveau intellectuel?*

T.Q.Đ : Le pouvoir public doit veiller à ce que la population se comporte de façon correcte, civilisée. Il doit même avoir l'œil sur l'habillement, le logement, le comportement quotidien...L'édification d'une société de droit doit être menée de pair avec l'édification de la personnalité des gens. Autrefois, dans notre pays comme maintenant dans la plupart des pays du monde, il y avait une couche sociale appelée l'élite qui servait de critère pour le comportement correct. Tous les gens, surtout les jeunes, essayaient d'agir dans le sens de l'élite. On ne parlait jamais à haute voix dans la rue. On cédait la place aux plus âgés dans le bus, on se sentait heureux en faisant du bien aux autres etc. On ne se liait pas d'amitié avec des gens qui se laissaient aller, qui se comportaient mal envers les autres, qui n'étaient pas assez courtois avec les femmes. Notre société, en principe basée sur l'idéologie ouvrière et paysanne, a considéré, pendant un certain temps, le critère d'élite comme un produit de la société bourgeoise. On a essayé de l'abandonner au profit d'une nouvelle discipline. Les conséquences, vous les voyez aujourd'hui.

NH : *On dit qu'actuellement, qui se comporte "en élite" aura beaucoup d'ennuis dans la vie, est-ce vrai?*

T.Q.Đ : C'est exact. De nos jours, être partisan de l'élite attire sûrement des ennuis. De nombreux "cercles" n'admettent pas les gens qui ne savent dire que des mots grossiers. Dans la rue, si vous circulez de façon correcte, vous gênez les autres. Au feu rouge, si vous vous arrêtez quand personne ne circule dans la rue en face, vous serez taxé de fou ou d'anormal. Si vous vous arrêtez pour céder le chemin à quelqu'un qui vient de votre droite, les gens derrière vous traitent de voyou. Dans les pays avancés, céder le chemin à un autre, aider quelqu'un pour n'importe quel service, donner un sourire aux passants quand vous vous promenez, c'est éprouver un bonheur.

IV. Pourquoi est-il difficile d'acquérir une langue étrangère?

NH : *Vous êtes professeur de langue. Que pensez-vous du débat sur l'âge des enfants qui commencent l'apprentissage d'une langue étrangère?*

T.Q.Đ : Il faut apprendre les langues étrangères depuis le plus jeune âge. Avant sept ans, les enfants ne se distinguent pas dans l'aptitude à acquérir la langue étrangère. Ils obtiennent les mêmes résultats. S'ils commencent l'apprentissage après l'âge de douze ans, le problème d'aptitude se posera. Car une fois que la langue maternelle a été solidement formée dans la tête, une autre langue est admise sous condition.

NH : *Beaucoup de gens, maintenant, apprennent massivement l'anglais, et pourtant, on constate très peu de réussite. Les diplômés des universités sont rarement capables de communiquer en anglais ou d'utiliser cette langue dans leur travail. Quelle en est la raison?*

T.Q.Đ : Le collège et le lycée ne donnent que des rudiments pour la communication en anglais. Le meilleur des cas est l'aptitude à lire des livres faciles. Les départements d'anglais des universités

ne forment qu'à une aptitude générale. Pour bien utiliser la langue dans un but précis, il faut suivre des classes spécialisées: formation de guides touristiques, de traducteurs, d'interprètes, de chercheurs. À vrai dire, l'enseignement de l'anglais, comme les autres langues d'ailleurs, n'est pas de bonne qualité. Il y a des gens qui apprennent pendant plusieurs années dans des Centres de langues mais le résultat obtenu est toujours médiocre.

NH : *Voulez-vous préciser pourquoi.*

T.Q.Đ : Le pouvoir public n'est pas suffisamment conscient du rôle stratégique de l'anglais, et, dans une certaine mesure du français. Les services régionaux de l'éducation, comme les établissements scolaires, considèrent toujours les langues étrangères comme le parent pauvre des disciplines à enseigner. Dans les régions éloignées, pas de langues. En ce qui concerne les apprenants, ils n'ont pas de grande motivation ni de bonne méthode pour apprendre. L'État reste toujours généreux pour le personnel des pouvoirs publics et des secteurs d'activités économiques et culturelles. On n'exige même pas des cadres dirigeants qu'ils aient une bonne connaissance des langues. La plupart des directeurs d'établissements scolaires et même des recteurs d'université ne parlent aucune langue étrangère. Comment, dans ces conditions, peuvent-ils s'intéresser à l'enseignement des langues?

V. Il est nécessaire d'avoir peur.

NH : *Vous êtes un autodidacte réussi qui sert d'exemple aux autres. Pouvez-vous partager votre expérience et votre méthode?*

T.Q.Đ ; En 1954, quand j'étais en première année, j'ai regardé à gauche et à droite et j'ai découvert que je ne savais presque rien. J'éprouvais alors une peur bleue. Mon français de niveau d'instruction primaire était déplorable. Mon anglais se résumait à quelques mots acquis au collège. Mes connaissances générales étaient terriblement pauvres. Des romans classiques j'avais entendu parler vaguement. Mon ignorance était totale en histoire, en géographie, en musique, en peinture, en science politique, en économie, en religion...J'étais déterminé à rattraper le temps perdu en occupant une place permanente à la Bibliothèque Nationale, rue Tràng Thi. J'ai commencé à apprendre par moi-même tout ce qui était nécessaire comme bagage pour un étudiant digne de ce nom. D'abord les langues : le français en priorité, l'anglais (pour lire des romans) et le russe (pour des ouvrages de mathématiques).

À mon avis, pour réussir dans l'apprentissage d'une langue étrangère, il faut une motivation forte. C'est-à-dire qu'il faut définir des objectifs clairs et pratiques. Tous les jours on essaie de parler tout seul devant un miroir sur un thème de communication choisi, par exemple "raconter ce qu'on a fait dans la journée à un ami. On traduit du vietnamien en français. Le plus intéressant élément dans mon apprentissage c'était un approfondissement dès le début. On travaille de façon approfondie pour les premières leçons et le reste va de soi.

NH : *Ainsi, on n'apprend que très peu de choses dans les premières leçons?*

T.Q.Đ : C'est exact. Au collège, mon professeur nous demandait de jouer des spectacles en anglais seulement après trois ou quatre leçons d'anglais. Les spectateurs croyaient que nous étions très forts en langue!

NH : *À l'étranger, comment se fait l'enseignement d'une langue?*

T.Q.Đ : J'ai un petit-fils âgé de huit ans qui vit à Toronto, Canada, avec ses parents et qui est considéré comme un anglophone de naissance. Ses parents l'ont inscrit dans une classe bilingue où il doit apprendre le français comme seconde langue. J'ai constaté une très grande différence entre ce qui se passe chez nous et au Canada. Chez nous, dans une classe bilingue, on pratique le partage par "moitié-moitié, c'est à dire une moitié de temps pour la langue maternelle et une moitié pour la langue seconde. À Toronto on a un partage beaucoup plus original: en première année, le français langue seconde occupe plus de 90% du temps, l'anglais langue maternelle seulement 10%. En deuxième année 70% de français et 30% d'anglais. Cette progression de l'anglais parvient à 50% pour la dernière classe du cycle primaire et l'on a le schéma inverse pour les régions francophones.

NH : *Vous avez traduit de nombreux ouvrages littéraires, économiques, philosophiques... du français en vietnamien tels que "Balzac la petite tailleuse chinoise", "L'enragé", "Qu'est-ce que la mondialisation?", "La grande image n'a pas de forme". Ces traductions, il y a sûrement une motivation pour chacune d'elles?*

T.Q.Đ : En effet, ce n'est pas par pur hasard que j'ai traduit ceci ou cela. Pour chaque traduction il y a une certaine raison issue d'une situation sociale définie. Par exemple *la petite tailleuse chinoise* était l'image d'une époque catastrophique en Chine. Je voulais que le public vietnamien fit connaissance avec. *L'enragé* c'est pour les artistes qui pensent...et *la mondialisation* sera le chemin inévitable du pays.

NH : *Et "La grande image..."? de François Julien?*

T.Q.Đ : C'est un ouvrage très difficile à comprendre et à traduire. Mais je l'ai traduit sur la commande des Éditions Danang. D'ailleurs c'est aussi pour répondre à une relation amicale entre le philosophe français et moi-même.

NH : *Dans les manuels de français pour les classes de 11-e et de 12-e du lycée, vous avez mis l'écrivain Le Clézio comme auteur préféré. Pourquoi ce choix "prophétique"? Car il vient d'obtenir le prix Nobel ?*

T.Q.D : Son style m'a attiré. Un style tout à fait naturel, simple, pas trop maniéré. Et cela convient au besoin de nos manuels: des textes accessibles aux jeunes apprenants, une structure grammaticale et une signification littéraire au niveau d'un public encore peu initié à la littérature française. Évidemment, dans ce sens, on préfère Maupassant ou Daudet à Hugo. D'ailleurs, Le Clézio est notre contemporain. C'est une priorité!

NH : *Je vous remercie.*